

ENTRE DEUX RIDES

Un mot de tante Marthe était tombé dans mes oreilles de six ans.

Tante Marthe causait avec de grandes personnes. Pour m'occuper, elle m'avait permis de jouer avec son bel échiquier ; mais je m'étais lassé de l'échiquier, et, assis dans un coin de la chambre, j'écoutais, presque inconsciemment, la conversation.

On parlait des tristesses et des chagrins de la vie, des événements qui bouleversent l'existence... Du reste, de ce que l'on disait, je ne retins que cette phrase, que tante Marthe souligna d'un soupir :

" Ah ! qu'il y a d'histoires écrites entre les rides du front d'un vieillard ! "

Eh quoi ! les rides, ces petits plis du front que je trouvais si laids, cachaient des histoires !

Quel est le petit enfant qui n'aime pas les histoires ? et puisque je savais lire, et lire couramment, qui m'empêchait de lire celles qui étaient écrites sur le front de tante Marthe ? car aucun front ne pouvait être plus ridé que le sien.

Je résolus d'essayer.

C'était agenouillé près d'elle que je récitais ma prière du soir, bien courte, mais ordinairement fervente, et ce soir-là, mon *Pater* fut entrecoupé de phrases mentales, qui n'étaient certes pas des invocations.

" Notre père qui êtes aux cieux... si je pouvais écarter les rides..., que votre nom soit sanctifié..., c'est qu'elles sont très rapprochées ; il y en a deux qui se touchent presque..., que votre règne arrive..., c'est certainement entre ces deux-là que se trouve la plus belle histoire..., que votre volonté soit faite..., si je pouvais seulement voir le titre !... " et quand le mot ainsi soit-il s'échappa de mes lèvres, au lieu de faire le signe de la croix, ma main se porta au front de tante Marthe.

Mais elle retomba, et je n'osai écarter les rides ; car elles étaient serrées, serrées, comme si elles eussent voulu se refermer à jamais sur les histoires de tante Marthe.

Si j'étais timide, j'étais curieux ; et là, franchement, quel enfant ne l'eût pas été à ma place ? Aussi, renonçant à lire moi-même sur le front de tante Marthe, le lendemain, à l'heure câline, c'est-à-dire vers le soir, je me risquai à lui demander de me raconter une histoire.

" Mais, mon petit enfant, tu les connais toutes, me répondit-elle ; tu les sais toutes par cœur. Laquelle veux-tu que je te redise ? "

— Oh ! tante Marthe, une que tu ne m'aies jamais racontée.

Et comme elle cherchait un conte de Perrault, je repris, devenant plus insistant :

" Une de celles qui sont écrites entre tes rides. "

Elle sourit, m'assura que ces histoires m'intéresseraient bien peu ; mais par bonté elle consentit, et chercha dans sa mémoire, chercha...

Il y en avait donc beaucoup pour qu'elle pût ainsi choisir ! et elle cherchait toujours, remontant le cours des années, loin, bien loin ; car elle commença :

" J'avais quinze ans, " et il me fallut fermer les yeux, pour me représenter la tante Marthe qu'elle se mit à me décrire, ma tante Marthe de quinze ans, avec de belles boucles brunes qui lui tombaient gracieusement sur les épaules une taille élancée et souple, de jolies dents, un teint de rose.

" J'avais tout cela, " me dit-elle.

Pour lui faire une politesse, je répondis :

" Cela ne m'étonne pas. "

C'était d'autant plus chevaleresque que cela m'étonnait beaucoup.

" J'avais quinze ans, reprit tante Marthe, et, avec mes cheveux bruns, ma taille souple, mon teint de rose et mes dents de perle, sans oublier la plus belle paire d'yeux bleus, j'étais remarquablement belle. Seulement, je le savais trop, mes parents eux-mêmes ne me ménageaient pas les compliments, et ils ne s'apercevaient pas que les louanges dont on m'accablait chatouillaient fort agréablement mon amour-propre, et s'infiltraient peu à peu en moi, au point que bientôt la beauté physique me parut être ce qu'il y avait au monde de plus désirable, et la laidour, le malheur le plus grand dont une femme pût être atteinte.

" Je plaignais de tout mon cœur ma sœur, plus jeune que moi d'une année, et qui était aussi laide que j'étais jolie.

" — Pauvre Marguerite, lui disais-je quelquefois, en l'embrassant ; si tu pouvais savoir combien c'est amusant d'être admirée ! mais tu ne le sais pas.

— Et je ne le saurai jamais, me répondait-elle, en riant ; mais ne t'en

fais pas de soucis. Je suis jolie en toi ; quand on te fait un compliment, je suis beaucoup plus heureuse que si on me l'adressait à moi-même. "

" Elle ne mentait pas. Elle n'avait pas l'ombre de jalousie ; mais était-ce une raison pour parler sans cesse devant elle de mon visage, et n'aurais-je pas dû plutôt lui laisser oublier qu'elle était laide, en oubliant, moi, que j'étais jolie ? "

" Au lieu de cela, je me mettais toujours en avant.

" Un jour où nous avions chez nous une soirée dont j'avais été la reine, j'amenai tous mes amis dans la galerie de portraits de nos ancêtres.

" C'était un vrai musée. Plusieurs de ces peintures étaient signées de grands maîtres, qu'avaient inspirés la beauté traditionnelle de notre famille. Mon père s'en enorgueillissait ; moi je m'enorgueillissais surtout d'être comparée à ma bisaincée, qui avait été l'une des plus belles femmes de son temps.

" — A qui trouvez-vous que je ressemble ? " demandai-je aux jeunes admirateurs que j'avais entraînés à ma suite.

" La ressemblance avec mon aïeule devait être frappante, car, la désignant ils me répondirent tous :

" A celle-ci. "

" C'était l'hommage que j'étais venue chercher.

" — Par contre, continua un petit garçon, plus étourdi que méchant, j'aime à le croire, par contre, Marguerite ressemble à celle-là, " et il montrait le

portrait d'une femme tellement laide, tellement ridicule que j'avais plusieurs fois demandé à mon père de l'enlever de la galerie, qu'à mon avis elle disparaît, ce à quoi il m'avait, avec raison, répondu qu'elle y occupait la place qu'elle y devait tenir, et qu'il ne la ferait pas disparaître. Seulement, il l'avait dissimulée, et il fallait le regard investigateur d'un espion pour être allée la découvrir au fond de la galerie.

" A la remarque de Jean, tous nous regardâmes Marguerite. C'était vrai : elle avait les yeux incolores de l'aïeule ; son menton de galoche, ses lèvres trop minces, son nez relevé en trompette, et jusqu'à ses cheveux, d'un rouge qu'aucun qualificatif ne pouvait poétiser.

" Mais je remarquai une larme dans les yeux de ma sœur ; cette comparaison l'avait peinée, et je l'avais provoquée, puisque c'était moi qui avais amené nos amis à chercher, en nous, des ressemblances de famille.

" J'aimais profondément Marguerite. Si je m'arrogeais trop facilement le droit de ne pas lui cacher que je la trouvais moins jolie que moi, je ne pouvais souffrir que d'autres le lui fissent sentir ; mais, anomalie singulière, j'en voulus à peine à l'enfant qui avait si fortement blessé ma sœur, et mon courroux retomba sur l'ancêtre qui avait légué ses traits à Marguerite.

" — Elle disparaîtra, " me dis-je, on lui jetant un regard de colère.

" Le lendemain matin, je me glissai furtivement, dans la galerie, je décrochai le tableau de la tante Aglaé, — car cette tante, si laide, s'était appelée Aglaé, — je coupai la toile, pour la sortir du cadre, et je l'emportai dans ma chambre, où je la jetai au feu, sans un remords.

" Oui, ce fut sans un remords que je reçus le dernier regard des yeux incolores qui semblaient me dire : " Que t'ai-je donc fait ? "

" Sans un remords que je vis se gondoler, crépiter, cette toile devant laquelle avait posé l'ancêtre, qui était loin de se douter du sort que lui réservait une petite descendante.

" A jamais s'éteignait toute trace de cette physionomie qui me déplaisait si fort... à jamais ? non, la porte s'ouvrit, et comme je me retournais, je vis à travers l'épaisse fumée qui emplissait la chambre, ma sœur tellement semblable, en édition jeune, au portrait que je détruisais, que j'en ressentis une émotion poignante, comme si j'avais brûlé quelque chose d'elle-même.

" Que fais-tu ? " s'écria-t-elle.

" Je le lui dis, confuse. Elle me regarda avec reproche.

" — Tu n'en avais pas le droit, Marthe ; ce que tu viens de faire est fort mal.

" — On ne dira plus que tu lui ressembles, répondis-je, pour m'excuser.

" — Mais cela n'empêchera pas la ressemblance. "

" Avec une pelle, j'enfouis dans la cheminée un dernier débris de la toile ; mais le feu prit à ma robe de mousseline, et en un instant m'enveloppa.

" Affolée, je sortis de la chambre en courant, ne songeant pas que cette course avait la flamme, et quand on put se rendre maître du feu, j'étais défigurée. "



" Je décrochai le tableau. " (P. 25, col. 2.)